Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 71

Artikel: Le château de Porrentruy : vieux récit
Autor: Biétry, A.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256925

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 12 mai 1907 | N° 71 | Deuxième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser a la rédaction du

LE PAYS DU DIMANCHE

Pays du dimanche à Porrentruy — TELEPHONE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

LE

Château de Porrentruy

VIEUX RÉCIT

par A. BIÉTRY

(SUITE ET FIN)

Cet édifice d'une solidité remarquable a 144 pieds de circonférence et 82 pieds de hauteur. Nous avons découvert tout récemment un canal de cheminée pratiqué dans l'épaisseur du mur et débouchant sous le toit entre deux crénaux ; en ayant sondé la profondeur, celle-ci nous a amené à la base du premier étage, au-dessus du rez-de-chaussée. On a prétendu qu'un escalier pratiqué dans l'épaisseur du mur, comme à la Rifousse, et reliant les divers étages devait exister ; mais c'est ce que nous n'avons pu être à même de vérifier. Seulement nous avons pu nous convaincre par un reste de mur vertical attenant au bâtiment de la Chancellerie que la tour avait eu primitivement une hauteur de quelques pieds de plus qu'à présent et que les crénaux la couronnaient aussi verticalement. Ceux qu'on voit actuellement ne doivent remonter qu'à la date que nous avons indiquée plus haut et à laquelle la toiture bizarrement assise, en retrait, et pesant entièrement sur la partie intérieure du mur a été refaite. Le poids énorme de cette toiture, formant ainsi une forte pression vers l'extérieur, a dû produire les fissures assez prononcées qu'on remarque, surtout dans les voûtes, et qui peuvent, avec le temps compromettre la sécurité de l'édifice.

Le bâtiment neuf ou de la princesse Christine, reliait au sud la Chancellerie à la tour du Trésor et fermait la cour de ce côté. Comme nous avons déjà donné des renseignement suffisants sur cette princesse, sur ses relations avec la cour du prince et sur l'origine du bâtiment auquel son nom reste attaché, nous nous bornons à la description intérieure, tout en disant quelques mots au sujet de la façade vers la cour. Les pierres de taille employées à cette belle façade pour l'encadrement des portes et des fenêtres, proviennent des carrières de Bourrignon. La porte principale est à plein cintre et d'un bel effet. Trois autres portes donnant sur divers appartements sont plus simples d'ornementation, de forme rectiligne, surmontée, chacune d'une espèce de triangle composé de deux pierres posées sur la corniche de la porte et se rejoignant par le haut.

La porte principale dont nous venons de parler s'ouvre sur un large vestibule au fond duquel une porte introduit dans une pièce qui servait de salle d'attente, aujourd'hui le bureau du directeur de l'établissement. A gauche en entrant dans le vestibule, une porte s'ouvre sur une vaste salle comptant quatre croisées donnant sur la cour, et quatre vers la ville. C'était la salle des concerts. Elle a été transformée depuis l'établissement de l'orphelinat et partagée en deux grandes pièces et deux cabinets qui forment le logement du directeur. D'ici l'on passe dans deux autres appartements composés chacun d'une chambre et d'une antichambre, puis on entre dans la vieille cuisine, qui communique à son tour avec le bâtiment de la Chancellerie, au-dessus des Sept-Pucelles. La pièce dans laquelle on entre ici, était jadis la boulangerie, dont le vaste four existe encore dans la vieille cuisine dont nous venons de parler, et à côté duquel on voit l'antique cheminée dans laquelle on pouvait rôtir un bœuf.

Revenant au vestibule, une porte en face de celle par laquelle nous y entrons, nous introduit dans une belle et grande pièce prenant jour sur la cour, par deux grandes fenêtres, et par deux autres vers la ville. C'était ici la salle de réception, le salon d'honneur de la princesse Christine. C'est aujourd'hui la salle dite des Princes à cause des portraits des 13 derniers Princes-Evêques de Bâle qui ont résidé à Porrentruy. Cette salle sert aux réunions du Conseil d'administration de l'hospice. On peut voir dans l'un des angles un relief qui représente le château tel qu'il fut au temps de toute sa splendeur. Ce travail a été fait par nous après de longues et consciencieuses études.

De cette salle de réception, on passe dans une autre grande pièce éclairée par deux fenêtres vers la ville, mais sans jour du côté de la cour. C'était la chambre à coucher de la princesse, dont le lit était renfermé dans une grande alcôve qui se voit encore au fond de la pièce. Trois autres petites attenantes servaient de logement à la femme de chambre et à ses aides. D'ici une porte donnait accès dans la cour par un perron de quatre marches.

Du côté de la ville, on voit encore, au

Feuilleton du *Pays du dimanche* 12

L'invisible aimée

par Jean BERTOT

Il y avait aussi quelques bons tableaux et des gravures choisies avec goût. Mais il n'y avait pas de glace.

Dans le salon, personne.

Une partition — une des miennes, — était ouverte sur le piano.

Je m'assis et préludai.

Je n'avais pas entendu le plus petit bruit, pas un frôlement, pas un souffle, mais quelque chose me disait qu'*Elle* était entrée, qu'*Elle* était là, derrière moi. Aussi ne fus-je pas surpris de l'entendre entamer le récitatif du duo du deuxième acte de *Pompeïa*. Quel duo, mon cher, nous chantâmes ce jour-là ! Jamais personne ne l'aura entendu exécuté de la sorte ! Nous le redîmes deux fois. Et pour couronner la séance, je lui demandai de chanter le grand duo du 4e acte des *Huguenots*, qui est de la crâne musique, quoi qu'en disent les freluquets d'aujourd'hui.

Ce fut foudroyant de beauté. Aux derniers accords je délirais, ma parole. Ah ! le pauvre piano en vit de dures, ce jour là !

— Vous pouvez vous retourner, monsieur, dit doucement Mme Gautier.

Je me retournai.

Il n'y avait plus personne derrière moi.....

De ce jour, ce fut fini. Je sentis que j'appartenais à cette femme, que j'étais son bien, sa chose, que je ne pourrais plus vivre sans elle, jamais, jamais. Je sentis que je ne pourrais plus vivre sans entendre cette voix, sans avoir auprès de moi, tel un ange tutélaire, tel le génie même de la musique, Cécile.

Eh ! que m'importaient, après tout, la gloire, les applaudissements, l'enthousiasme de commande des foules imbéciles ? Que m'importaient les théâtres avec leurs forêts de carton, leurs claqueurs, leurs musiciens faméliques ? Que m'importaient les coulisses, avec leur pompier godiche, leur parquet empoussiéré, leurs figures enduites de blanc gras et leurs lèvres faites au cosmétique ? Que m'importaient les félicitations banales des abonnés, qui n'y entendent rien, et les tartines stupides des critiques, qui n'y entendent pas davantage ? Que m'importait tout cela, si le bonheur, la vie étaient ici ?

Que m'importait que la bien aimée ne pût, pour des raisons qu'il faudrait bien que je connusse un jour, quitter sa retraite rustique, venir à Paris, briller elle aussi, — et de quel incomparable éclat, — sur la scène ! Que m'importait, après tout, si le bonheur, si la vie étaient ici ?

Peu après cette journée mémorable, où j'avais senti mon cœur irrémédiablement pris, lorsque Mme Gautier vint, comme à son